

# L'avis du vicaire

PRUDENCE !



Quand nous conduisons sur l'autoroute, il nous arrive fréquemment de lire des messages d'avertissement sur les panneaux d'informations disposés de loin en loin sur le trajet par les sociétés propriétaires de ces voies de circulation payante : « Prudence ! Roulez-moins vite ! » Sans doute n'est-il pas inutile de nous rappeler quelque fois à l'ordre dans ce domaine. Comme le genre de panneaux lumineux qui servent pour ces messages ne permet pas d'écrire de grandes phrases, il est nécessaire pour nos avertisseurs d'être brefs, d'où l'emploi du mot prudence, comme si ce mot avait la capacité de produire en nous un réflexe de modération. Les auteurs spirituels, les théologiens, les moralistes parlent souvent de la prudence comme d'une vertu très nécessaire pour la bonne vie en ce monde. Mais l'entendent-ils comme nous-mêmes le faisons souvent, dans un sens uniquement restrictif et limitatif ? Certainement pas.

Sans doute la circonspection est souvent de mise dans nos vies quotidiennes, ne serait-ce que pour se donner le temps de réfléchir dans les situations délicates, dans les choix d'importance. Mais la prudence ne saurait se limiter à cette temporisation nécessaire. La prudence est la reine des vertus cardinales, et ce serait une erreur de penser qu'elle ne servirait qu'à nous immobiliser, alors que la vertu est une réalité stable dans notre âme qui nous porte à bien agir, à bien nous diriger vers le but de notre vie, le ciel. L'homme prudent est donc un homme

d'énergie qui pose des actes et parfois avec force et intensité. Si nous voulons ressembler aux saints dans leur grandeur, il faut déployer cette vitalité, et la prudence nous incline à le faire.

Mais n'allons pas tout rejeter de la croyance populaire quant à la retenue et à la limitation que nous impose la prudence. En effet, avant d'agir il faut réfléchir et cela demande parfois du temps, donc une certaine cessation d'activité. La théologie nous enseigne que la prudence implique trois actes : le conseil - qui ne s'identifie pas seulement au fait de prendre conseil - le jugement et l'action. Le conseil consiste à rassembler les éléments qui sont impliqués par un choix possible.

Pour reprendre l'exemple du conducteur, prenons le cas d'un ambulancier qui doit conduire un blessé grave à l'hôpital alors qu'il roule sur une route peu encombrée et par temps clair. Notre ambulancier considère toutes ces choses et il sait que, dans son affaire, le facteur temps est capital. Il juge donc qu'il n'y a aucune raison pour qu'il n'accélère pas, rien n'empêche qu'il dépasse la limite de vitesse pour arriver le plus vite possible. Il sait que sa voiture est capable de tenir la route même au-dessus de 130. Il juge qu'en conscience il doit accélérer. Et de fait il accélère... C'est à partir de cet instant que notre homme pose un acte de prudence. S'il avait accéléré sans avoir réfléchi, dans les mêmes conditions, il n'aurait pas été prudent. Il faut les trois éléments indiqués pour être véritablement prudent.

Quand nous entendons des appels à la prudence, que devons-nous donc faire ? Systématiquement accélérer pour contredire l'oppression constante d'une société répressive ? Systématiquement ralentir pour montrer que nous sommes disciplinés ? Ou faire comme notre ambulancier, réfléchir et juger avant d'agir pour accélérer, ralentir ou ne rien changer, suivant les circonstances ? Le choix est simple à faire si nous sommes véritablement prudents. Mais si, malgré la réflexion, nous avons encore des doutes, et il est parfois bon de douter, prendre conseil auprès des experts peut être expédient. Cela fait partie du premier des trois actes nécessaires à la prudence.

Ce qu'il importe de faire c'est de garder notre intelligence éveillée. En effet, l'exemple du panneau d'autoroute nous montre combien la prudence à laquelle on nous appelle est trop souvent un pur acte réflexe, une sorte de conditionnement pavlovien. La prudence chrétienne est tout autre. Elle est l'expression de notre rationalité, de notre participation à la sagesse divine.

Ajoutons un élément pour nous aider à trouver la voie de la prudence. Le meilleur conseiller que nous pouvons avoir est Dieu lui-même. Si nous voulons savoir ce qu'il est bon de faire dans nos vies, plaçons-nous sous la lumière du Saint-Esprit et son don de Conseil.

Abbé Renaud de SAINTE MARIE



## BULLETIN DU PRIEURÉ DE LA SAINTE FAMILLE

DE LA FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

Chapelle Saint Joseph, 4 rue Pierre Thévenot 21000 Dijon  
Chapelle St Ferréol et St Ferjeux, 14 rue Lyautey 25000 Besançon  
Téléphones : 03 80 63 73 75 – 06 08 05 08 04 Télécopie : 03 80 36 28 33  
Mensuel n° 6 Novembre 2011 Prix de revient : 2,20 €



## L'ÉDITORIAL DU PRIEUR Des mots pour dire la mort, afin de mieux vivre

« Le soleil se lève... et l'homme sort pour son travail et pour son ouvrage jusqu'au soir » (Ps 103, 23). Nous trouvons ce verset dans l'hymne à la création composée par le roi David. A proprement parler il résume une journée d'homme, son occupation quotidienne. Mais rien n'interdit de l'interpréter comme le survol de la vie de chaque homme sur terre. Et à la fin, « le soir », survient la mort.

La traduction française que nous venons de donner ne rend pas suffisamment la richesse de la version latine de saint Jérôme qui dit : « *Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam* ». L'*opus* (*operis*) c'est le travail de l'homme opposé à l'œuvre de la nature, le travail manuel, et par extension l'exercice d'une profession. L'*operatio* (*onis*) ajoute à la notion de travail un caractère moral ou religieux, ou même charitable. Par exemple, l'une quelconque des *bonnes œuvres* du chrétien est une *operatio*. Le psalmiste a donc eu en vue toute l'activité humaine : l'activité matérielle et l'activité spirituelle, l'activité extérieure et l'activité

intérieure, comme la réflexion ou la contemplation.

Notre propos, dans cet éditorial du mois de novembre, est d'approcher la réalité de cette fin qu'est la mort à l'aide des mots courants servant à désigner celui qui a achevé le cours de sa vie : on parle d'un mort, d'un décédé, d'un trépassé ou encore d'un défunt. Ces mots, qui n'ont rien de macabre, disent beaucoup, comme nous allons essayer de le montrer dans le but de... mieux vivre ici-bas.

1°. Pour comprendre le mot mort il faut aller au grec. Mort vient du substantif *μερίς*, *meris* : partie, et du verbe *μερίζω*, *meridzo* : diviser, fractionner. **Mort signifie donc division, séparation.** Biologiquement la mort est la séparation de l'âme et du corps. Nous savons que celle-ci est une conséquence du péché originel. Dieu avait donné à Adam et à Ève, en les créant, le don préternaturel transmissible d'immortalité, qui empêchait la séparation de l'âme et du corps. A cause de leur prévarication, ce don fut perdu à jamais sur terre pour eux et pour tous ceux qui devaient être conçus avec la tache originelle.

Spirituellement la mort est la séparation de l'âme avec Dieu, ici-bas par le péché mortel personnel,

dans l'autre monde par la damnation éternelle. Le latin *damnatio* se traduit : condamnation, obligation de payer.

Si la contrainte de la mort biologique est inexorable — ce que nous savons par l'Écriture, quoi qu'en aient pensé quelques nord-américains fortunés qui se sont offert la congélation et la mise sous vitrine de leur cadavre, dans l'espoir que la recherche médicale trouve le sérum qui leur rendra la



Le corps non corrompu de sainte Bernadette attend le jour de la résurrection.

vie —, vivons de sorte à ne pas connaître la séparation d'avec Dieu, le plus grand des malheurs.

2°. Venons-en au terme décédé. Son origine est le verbe latin *decidere* : se retirer, s'arrêter. **Le décédé a quitté ce monde parce que son existence ici-bas a pris fin. Pour lui la vie s'est arrêtée. Pour ses connaissances encore vivantes, le décédé est celui qui a disparu.**

Il nous faut porter la peine de la mort d'êtres chers, cette douloureuse rançon du péché originel. Et, comme les âmes des fidèles défunts en purgatoire ne peuvent plus rien pour elles-mêmes, elles attendent de l'Église militante les œuvres indulgenciées qui serviront à ce que soit hâtée leur délivrance. Voilà pourquoi nous avons été généreux en leur faveur durant les neuf premiers jours du mois de novembre.

**3°. Nous arrivons au mot trépassé.** S'il paraît un peu vieillot, il est hautement significatif. Comme il l'indique, il fait référence à *un passage*. **Le trépassé c'est celui qui a franchi le grand passage qui, de la vie temporaire terrestre, conduit à l'éternité.** Or, pour chaque homme, l'instant de ce franchissement est le moment où tout se joue définitivement. Si l'âme du mourant est saisie en état de grâce, la porte du salut s'ouvre pour elle, la porte « *du séjour éternel des cieux* » (Préface des défunts). Sinon s'ouvre la porte « *du lieu des remords et des grincements de dents sans fin* », autrement dit celle de l'enfer.

Pour mériter de passer par l'heureuse porte du ciel, la *janua caeli*, le plus sûr est de s'efforcer tous les jours de respecter les promesses de son baptême, d'invoquer quotidiennement la Sainte Vierge et de communier souvent.

En hébreu, passage se dit *pésah*, mot devenu *pascha* dans le latin. Nous nous rappelons que pour assurer aux Juifs leur sortie d'Égypte, Dieu avait annoncé sa Pâque. Celle-ci consistait en un double passage : l'un vengeur au milieu des Égyptiens, l'autre protecteur pour les Israélites (Ex 12, 11-12).

Or « *le Christ, notre pâque* (i.e. notre victime pascale) *a été immolé* » (1 Co 5, 7). Par lui, nous avons été ensevelis au péché. **Vivons donc dans l'esprit du passage vers l'éternité bienheureuse, c'est-à-dire dans l'esprit pascal :** « *Si nous sommes ressuscités avec le Christ, recherchons les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu :*

*ayons du goût pour les choses d'en haut, non pour celles qui sont sur la terre* » (Col 3, 1-2).

**4°. Considérons enfin le mot défunt.** Pour sa meilleure compréhension, il est utile de recourir au traité de la vie humaine signé par saint Thomas d'Aquin. Nous y retrouverons notre *opus* et notre *operatio* du début (Ps 103, 23).

La division de la vie suit celle de l'intellect. Il y a l'intellect contemplatif dont l'activité est la connaissance de la vérité, et il y a l'intellect pratique ou actif dont l'affaire est l'action extérieure. « *Puisqu'il y a des hommes qui s'adonnent principalement à la contemplation de la vérité, tandis que d'autres font leur occupation préférée des actions extérieures, l'on est fondé à diviser la vie humaine en active et contemplative* » (II-II, q. 179, a. 1).

Comme les vertus morales (les vertus cardinales de prudence, de justice, de force, tempérance, et leurs diverses parties) sont destinées à extirper la totalité des vices, la vie active contient les actes de ces vertus. Par suite, l'ascèse est une discipline fondamentale de la vie active. Et, puisque cette vie active est ordonnée à la vie contemplative, laquelle dans sa plénitude définitive constitue la vie future, **avec le siècle présent la vie active disparaîtra** (cf. saint Grégoire, in II-II, q. 181, a. 4).

Ainsi la fonction générale de tout homme avant sa mort est d'exercer les vertus morales acquises et les vertus morales infuses, et de mériter son salut, — car, dès que cesse la vie ici-bas, cesse la possibilité de mériter —. En outre, au point de vue des activités particulières, à certains il revient de concevoir et d'éduquer des enfants, de tenir une maison, d'exercer une profession ou de travailler à la restauration d'une politique chrétienne, etc. A d'autres, dans la consécration à Dieu, il revient de se dévouer à l'œuvre des écoles, ou, par le sacerdoce, de servir sacramentellement l'Église, etc.

Le mot défunt vient du latin : le

défunt, c'est celui qui s'est entièrement acquitté de sa *functio*, de sa fonction, de sa charge. On aura compris qu'**être défunt c'est littéralement être arrivé au terme de ses fonctions d'ici-bas**.

A chacun donc de remplir chrétiennement, c'est-à-dire pleinement et pour la gloire de Dieu (cf. 1 Co 10, 31), ses fonctions sur la terre, dans le plan de sa divine mission — car chacun a un rôle à jouer pour le bien commun de l'Église et le salut des âmes —. La récompense sera la *requies aeterna*, le repos éternel béatifiant, selon une expression du 4e livre d'Esdras. Ce thème du repos sert de leitmotiv à la messe des défunts, justement nommée *Messe de Requiem*. Notons que cette messe emploie aussi, en suivant encore Esdras, le terme de *lux perpetua*, de lumière sans déclin, pour décrire la récompense des élus. La béatitude consiste en effet dans la vision de l'essence divine (cf. 1 Jn 3, 2, I-II, q. 3, a. 8).

Au couvent Saint-Gildard de Nevers, sainte Bernadette répondit à cette supérieure qui lui reprochait de la retrouver une nouvelle fois alitée : « **Je fais mon emploi. Il faut que je sois une victime** ». Souffrante et maltraitée dans ce monde, Bernadette est désormais et définitivement heureuse dans l'autre, selon la promesse de l'Immaculée.

Une parole du Sauveur nous revient spontanément en mémoire ici, celle qu'il prononça juste avant de rendre son esprit à son Père : « *Consummatus est, tout est consommé* ». Parce qu'il en fut véritablement ainsi, il fut le défunt par excellence qui put quitter ce monde après avoir entièrement réalisé sa mission. Aussi le verset « *Et moi je dormirai et me reposerai en paix, in pace requiescam* » (Ps 4, 9) lui convient-il infiniment plus qu'à tout autre.

**Pour bien mesurer la hauteur de l'humain enjeu et dire comment l'emporter**, citons enfin cette maxime (n° 58) de saint Jean de la Croix : « **A la tarde, ..., au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour** ».

Abbé Jean-Paul ANDRÉ

Deux photos sur le parvis de la chapelle de Besançon.



Quatre photos du patronage à Besançon, le samedi 5 novembre; au centre : les enfants se rendent au cimetière.



Deux photos de la classe de Mme Pagani et deux photos de la classe de Mlle Guedeny



## PHYSIONOMIE DE L'AVENT

par le Rd Père E. Flicoteaux, O.S.B.

L'Avent nous prépare à la naissance selon la chair du Seigneur. Il nous y prépare non pas simplement comme à la célébration d'un souvenir historique, mais bien comme au renouvellement d'un mystère qu'il importe de *revivre*. De là ce double sentiment d'*espérance* et de *joie* qui anime la liturgie de l'Avent. La joie de l'Avent a une douceur toute particulière. Ce n'est pas la joie céleste et radieuse que nous goûterons au jour de Pâques. Ce n'est pas encore la joie plus humaine, peut-être, mais si vive et si frémissante que nous réserve le mystère de Noël. C'est une joie plus contenue, plus nuancée, c'est la joie que nous cause l'attente de notre rédemption. L'Église elle-même nous fait un devoir de participer à sa propre joie : *Réjouissez-vous, réjouissez-vous* nous dit-elle le dimanche *Gaudete, car le Seigneur est proche*.

La liturgie de l'Avent recommande d'une manière pressante une autre disposition : la *vigilance*. Cette vigilance suppose l'affranchissement des désirs du siècle ; elle exige un certain travail de purification et de redressement ; elle implique même, et c'est par là surtout que l'Avent se rapproche du Carême, un élément de mortification et de pénitence. En un mot, comme le rappelle ce texte liturgique qui définit à merveille l'attitude du chrétien, pendant l'Avent, il s'agit de « mener une vie sobre, juste et pieuse dans le siècle présent, en attendant la bienheureuse espérance, et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur, Jésus-Christ » (1er dimanche de l'Avent, 5ème répons de l'office de nuit).

In La vie spirituelle, N° 37, octobre-novembre 1933